

# L'agonie de la civilisation des gueules noires: ethnographie dans une ville minière (La Grand-Combe, France)

*Cornelia Eckert*<sup>1</sup>

## La trame de la recherche «au pays minier»<sup>2</sup>

Prendre pour objet, l'étude de la vie des mineurs grand-combiens et leurs familles a été pour nous un grand défi. Nous avons fait ce choix pour plusieurs raisons. Cette recherche permettait, dans une perspective comparative, de continuer notre travail anthropologique développé auprès d'une communauté minière au Brésil entre 1982 et 1985 à l'intérieur d'un champ de recherche sur les systèmes de vie et de travail de la classe laborieuse et la culture ouvrière. Mais, pendant qu'au Brésil nous discutons encore des conditions de vie de cette fraction ouvrière, en France une autre problématique attirait notre attention: le travail minier de type traditionnel était depuis quelque temps un secteur récessif et la fermeture des puits entraînait avec lui la disparition du métier de mineur, la dispersion de communautés traditionnellement liées à ce savoir-faire, et de grandes transformations dans le mode de vie des familles de mineur, dans cette culture qui gravitait autour de l'extraction houillère.

En plus, cette recherche était la chance de vivre une expérience de terrain qui nous introduisait à une dimension comparative dans l'analyse d'un groupe social étranger et, par cette rencontre entre «moi» et «l'autre», la mise en avant de la diversité dans leur manière de construire, d'organiser et de reproduire leurs systèmes de significations et valeurs, différences qui nous séparaient en tant qu'anthropologue et brésilienne du groupe observé, français. Certes, ces

---

1 Département d'Anthropologie, Université Fédérale de Rio Grande do Sul, Brésil, [corneliaeckert@terra.com.br](mailto:corneliaeckert@terra.com.br)

2 «Le pays minier» signifie pour les natifs appartenir à un même groupe social, partager une même culture. Tombée en occitan, la langue officielle des mineurs cévenols au fond («patois minier» et même base du «patois grand-combien») pratiquement jusqu'à la venue massive des nord-africains (après la Première Guerre). WIENIN 1986:25.

traits comparatifs sont presque toujours omniprésents dans la pratique ethnographique, mais perceptibles dans l'attention portée par l'observateur au groupe étudié, dans les processus de connaissance ou reconnaissance d'une autre «société».

La trame de notre recherche va consister dès lors à étudier comment vivent les mineurs et leurs familles qui, à une autre époque, celle d'une ville minière, voyaient leurs projets, leurs façons de vivre liés à ce qu'avait tracé le code industriel, la mine. Comment ce groupe urbain va se réorganiser dans ce processus de déstructuration industrielle, face à la remise en cause de l'identité sociale de la communauté minière? Comment repensent-elles l'ordre quotidien à partir de ces nouveaux facteurs déterminants: la crise, le chômage, le recul économique local, le besoin de qualification du travail, et aussi les nouveaux temps modernes, de la société de consommation, de l'ère de la communication? Comment, après les remous du passé, aspire-t-elle à construire son devenir?

C'est en lisant l'œuvre de Rolande Trempé<sup>3</sup> sur les mineurs de Carmaux que notre attention fut attirée pour la première fois vers la ville de La Grand-Combe citée dans une note (Trempé 1971: 262). Située au nord-ouest du Département du Gard, à 192 kilomètres de la Méditerranée, 650 kilomètres de Paris et 270 kilomètres de Lyon, La Grand-Combe est née du charbon au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette ville est le résultat de la volonté d'une Compagnie de mettre en place une agglomération urbaine. Le charbon y a joué pendant plus d'un siècle un rôle économique déterminant. Actuellement, la ville et ses habitants vivent les conséquences d'une grave récession économique, et c'est toute l'organisation sociale qui se trouve remise en cause. A l'exemple d'autres villes qui ont connu une crise économique, nous pouvions alors suggérer qu'à La Grand-Combe, on assistait également à la fin du «processus de reproduction d'une classe ouvrière qui trouvait en elle-même, par la solidité des liens familiaux et la solidarité des rapports de travail, les ressources suffisantes pour transmettre un savoir-faire, la fierté du métier et, en même temps, tout un mode de vie fondé sur une communauté profondément intégrée» (Pinçon 1987: 172).

---

3 Rolande Trempé, dans son travail, nous introduit dans l'ambiance d'une commune déterminé par le système «ville-usine», en analysant fort bien le processus de prolétarianisation des anciens paysans qui sont devenus paysans-mineurs et, finalement, le processus d'exploitation d'une main-d'oeuvre devenue le mineur tout court. In: TREMPÉ, 1971.

La Grand-Combe incarnait en ce sens le contexte «idéal» pour notre étude: connaître les changements sociaux subis par une ville qui se trouve engagée dans un processus de dés-industrialisation après avoir vécu une longue période régie par un système de mono-industrialisation et d'urbanisation du type ville minière. C'est ainsi que nous avons trouvé le point de départ et que notre choix s'est porté sur la ville de La Grand-Combe.

A cet égard nous voulions rendre compte des discontinuités vécues dans les temps de la communauté de travail qui expriment les rythmes variables du «temps de la vie» (Zonabend 1980:9), considérés dans un mouvement de continuités et de discontinuités temporelles et spatiales. Nous avons pensé aussitôt que, pour comprendre ce groupe au «présent», il nous fallait concevoir le temps comme une série de ruptures. C'est-à-dire que nous ne concevons pas ces temps divers comme uniformes ou antagoniques, mais pluriels et superposés. Dans ce contexte, la modernité et la tradition n'apparaissent plus comme radicalement contradictoires (Balandier 1985: 285).

Cette position nous incitait à «travailler» avec la mémoire collective et sociale (Halbwachs 1968) et à privilégier nos enquêtes auprès d'une population plus âgée: les retraités de la mine. C'est chez ces familles que nous avons voulu connaître la trajectoire sociale, dans les différents temps vécu et pensé nécessairement lacuneux et dialectique qui se superposent réciproquement (Bachelard 1989: IX-92) selon leur ordre temporel de continuité/discontinuité, qui constituent pour eux des moments significatifs de rupture et de durée pour interpréter l'histoire de leur vie.

Chez les retraités, le récit de vie est beaucoup plus imprégnée de cette superposition temporelle. L'expérience d'une trajectoire commune dans la même ville les homogénéise, celle qui se rapporte à la vie «dans le temps de la mine» ou «quand tournaient les molettes». Ils sont les porteurs privilégiés d'une mémoire collective qui amalgame les réflexions sur les temps vécus dans la cité des «Mans negros e Pan blan»<sup>4</sup> et d'où émergent des récits qui mêlent au souvenir du passé, les réflexions quant à la dynamique des pratiques sociales du présent. Chez les jeunes, qui ont grandi au cours de cette période de récession charbonnière ou qui n'ont vécu que «le temps de crise», la représentation s'avère moins ambiguë et plus réaliste, la tendance consistant

---

4 Blason de La Grand-Combe de Marcel Feydédié: Trois châteaux, une lampe de mineur et deux pics, avec en pointe la devise «Mans negros, pan blanc» (en langue d'oc).

à penser que le présent est tel qu'il est et à le vivre intensément, sur les lieux de sociabilité et de complicité de la jeunesse.

Cette diversité, nous l'abordons munie des instruments anthropologiques, afin de saisir la nature sociale de l'action humaine et la pratique du quotidien en tant que système de significations. Dès lors, la culture est vue comme un corps de connaissances qui structure chez l'individu non seulement un ensemble de pratiques, mais aussi un ensemble de représentations symboliques. Nous recomposons, à la suite de Marcel Mauss et de manière systématique, le social intégré et compris comme système doté de signification, en nous basant sur son concept de fait social total (Mauss 1985: XXV).

### **«La ville uniforme, dortoir, sans passé»**

Le scénario ayant été ainsi ébauché, il restait à concrétiser notre recherche<sup>5</sup>. Notre expérience ethnographique a commencé en juin 1987 par un voyage de reconnaissance à La Grand-Combe. Au début de ce mois-là, nous partions de Paris. La distance qui nous séparait du Midi de la France a été vite parcourue grâce à l'avance technologique du train à grande vitesse. Après Nîmes, les changements de train nous ont offert des conditions de transport beaucoup moins rapide, ce qui nous a permis de mieux saisir une région encore inconnue pour nous. A Alès, un autre changement de train, le dernier avant d'arriver à La Grand-Combe. Cette fois, notre moyen de transport consistait en un petit train local. Nous n'étions plus alors qu'à 14 Km du but de notre voyage.

L'approche s'est faite par l'entrée sud-est de La Grand-Combe, annoncée par les terrils, un lavoir en construction, des friches industrielles, deux chevalements et un grand bâtiment dont nous avons appris plus tard qu'ils étaient respectivement ceux du puits des Oules et celui de la centrale thermique du Fesc. A gauche, l'on apercevait la route nationale 107 bis, un des accès routiers à la ville.

Dès notre arrivée à La Grand-Combe, nos premières impressions ont confirmé l'imaginaire que nous nous étions créé autour des villes minières: une petite concentration urbaine très marquée par l'ancienne activité extractive dominante. On connaît cette ambiance décrite maintes fois par la litté-

---

5 Nous avons développé notre travail sur le terrain pendant les périodes de juin 1987, février à décembre 1988, mai à juillet 1989 et mars à avril 1990.

rature sur ce thème (voir Zola 1978). Le style de vie minier était partout resté figé. Certaines traces en étaient encore très présentes: les maisons en enfilade, les friches industrielles, les carreaux de mine, les terrils de charbon, les rues portant les noms de personnalités liées au monde du charbon, les appellations des établissements commerciaux, les chevalements restés inactifs, la poudre noire recouvrant les maisons, témoignant d'un passé récent, d'un milieu industriel florissant.

Le plus frappant à première vue, c'est la présence d'une vallée noire («vallée de La Grand-Combe» ou «vallée Ricard») où s'éparpillent des friches industrielles. Elle s'étire jusqu'au pied de la montagne de Sainte-Barbe située au nord, déchirant la ville et la coupant en deux. D'un côté, (ouest) le centre ville, et, de l'autre (l'est), les quartiers appelés respectivement «cité de Ribes» et «cité de la Pise», reliés par un pont étroit.

Quelques signes plus modernes sont d'emblée perceptibles. Déjà, de la gare «La Grand-Combe-La Pise», l'on aperçoit, sur l'arrière-colline (d'Arboux), une importante concentration d'édifices de type moderne (H.L.M.).

Parmi les bâtiments abandonnés, l'un se distingue par sa taille et son style: une ancienne centrale électrique du même nom que le quartier, «La Pise». Depuis la gare et en prenant la première rue à droite, nous trouvons tout au long de cette vallée noire les maisons où habitaient autrefois ouvriers et quelques commerçants. Les maisons du style «ville minière» se succèdent alignées et contiguës sur les rues, comme pour prouver que l'urbanisation locale a été poussée par le complexe minier. Et nous parcourons ces voies tout en repensant à la phrase d'un historien pour définir La Grand-Combe: «ville uniforme, ville-dortoir, ville sans passé» (Gaillard 1974: 172).

Nous étions dans la rue de la Clède, puis dans la rue des Poilus et la rue de la Grand'Combe, rues qui longent cette vallée jalonnée de friches industrielles. En suivant la vallée par la rue de la Grand'Combe, c'est un grand chevalement qui s'impose, et aussi des bâtiments industriels en briques. C'était le puits Ricard, désactivé depuis les années 1970, devenu, par sa beauté archéologique industrielle, le symbole d'une histoire singulière, un patrimoine industriel. La «vallée de La Grand-Combe», qui prend ensuite le nom de Ricard, donne accès aux quartiers de «la Forêt», de «Sainte-Barbe» et de «camps Fourgère».

Dans un autre axe partant de la rue des Poilus s'étend la rue Anatole France, qui lie cette partie de la vallée au centre de la ville. Autour de la place centrale (place Jean-Jaurès) nous découvrons sans surprise une réplique de

structure urbaine obéissant à un ordre géométrique déjà traditionnel avec la disposition des principaux bâtiments administratifs et de services: l'église catholique, le presbytère, la Mairie, deux écoles (une, à l'ouest, est l'ancien hôpital et l'autre, à l'est, est l'ancien bureau de la Compagnie), la gendarmerie, les offices d'H.L.M et quelques commerces. Le témoignage de l'insertion de la ville dans le contexte historique national est aussi apporté par le monument aux morts au milieu de la place.

Les différences que nous pouvons remarquer entre les constructions observées le long des premières rues parcourues et celles des rues plus proches de la place est frappante, car ces bâtiments «parlent» d'une distinction de position sociale, traces d'une hiérarchie, reflets du «temps de la Compagnie». Contrastant avec les rues de la Clède, des Poilus et de La Grand-Combe avec leurs bâtiments de construction simple, typiquement ouvrière, l'architecture de la rue Anatole France et du pourtour de la place, des bâtiments à balcon, exprime un statut de noblesse datant de l'époque où y habitaient des médecins, des cadres, des maîtres-mineurs, des religieux, rappelant une ancienne occupation des espaces selon des conditions sociales différenciées. Les bâtiments, comme tout le reste d'ailleurs, dans ce tissu urbain, sont les vestiges d'une histoire locale née du charbon, les traces d'une morphologie urbaine engendrée par la Compagnie, maître d'oeuvre pendant plus d'un siècle.

Le coeur de la ville nous est devenu peu à peu familier et c'est à la découverte de ses cités satellites de Trescol, Champclauson et La Levade que nous avons dédié les jours suivants de reconnaissance locale. A ce moment-là, notre approche des lieux et des familles de mineurs a pu être appuyée par un grand-combien fonctionnaire de la Mairie dont nous avons fait connaissance chez la famille que nous hébergeait dans la ville voisine, Alès.

Comme La Grand-Combe, les hameaux reprennent beaucoup d'éléments de la structure urbaine de ville minière, chacun gardant toutefois sa particularité.

Trescol, par exemple, est le hameau le plus proche de La Grand-Combe: il en est distant de 2 Km, et un boulevard relie les deux agglomérations. Dans ce hameau, la place principale a été installée face au temple protestant à deux pas du puits de mine (Gouffre 2, mis en activité en 1851). Pendant longtemps, la vie de ses habitants tournera autour de ce puits qui sera fermé en 1953. Actuellement Trescol fait figure d'espace social le plus critique et le plus stigmatisé par la «ghettoïsation» de la communauté d'origine maghrébine, et plus spécialement algérienne, sur son territoire. Notre guide nous a esquissé

un tableau de conflit latent: «... on supporte bien les espagnols, les italiens, les polonais, etc., mais pas les arabes».

Ce jugement nous introduisait aux problèmes du racisme et de la cohabitation dans une ville où le mélange de races a toujours donné le ton de la problématique autour de la construction sociale de l'identité de ce groupe. Surnommé parfois péjorativement comme le «Mini-Chicago», le hameau se différencie donc de Champclauson et de La Levade par le nombre important d'H.L.M. qui y ont été construites dans les années 1950/60 et par le stigmate d'une population d'origine nord-africaine dont les jeunes surtout seront vus comme «dangereux» dans ce village de «chômeurs et d'oisifs».

En suivant une route assez tortueuse qui part de Trescol, l'on arrive, après 2 Km, à Champclauson. Au fur et à mesure que nous approchons, l'aspect de l'environnement nous donne une sensation grandissante de désolation. Champclauson est une petite ville encerclée par la montagne, où la forêt a été complètement détruite par un incendie en 1982. La morphologie urbaine correspond au même type grand-combien, avec l'église catholique au centre, à côté de l'ancienne école privée, avec la prédominance des bâtiments à deux étages et des maisons appartenant encore aux houillères. Ainsi que pour Trescol et La Levade, la vie tournait autour du puits d'extraction, dont l'entrée se situe pratiquement au milieu de la ville (galerie Therond), et qui est fermé depuis 1965. L'arrêt de l'activité économique a brutalement dévalorisé le village par le désintéressement à l'égard du travail et l'abandon des biens immobiliers. De plus, aucun moyen de transport public, à l'exception de l'autocar pour les écoliers, ne relie ce village à La Grand-Combe.

La dégradation du marché du travail et le chômage ont rejeté les jeunes, qui sont partis ailleurs. La ville «est vide», «il n'y a rien à faire» nous disait notre cicérone, désarroi que nous avons pu mesurer lors de notre première visite au village. Là, nous avons fait la connaissance d'un vieux mineur. Il nous regardait d'un air curieux et nous l'avons interrogé. M. Denoît avait travaillé 35 ans dans la mine et, motivé par le fait que nous étions là pour une recherche sur l'histoire de Champclauson, il nous a raconté, à sa manière, la vie d'autrefois, les allées et venues dans les puits, l'entassement dans les baraquements et les activités commerciales... «c'était très vivant». Après notre entretien, il nous a demandé de l'excuser car il devait apporter le journal «Midi Libre» à son beau-frère, étant donné qu'ils partageaient le même journal, l'un le lisant le matin, l'autre l'après-midi. Nous allions comprendre plus tard que l'achat

collectif et l'échange d'un journal entre deux personnes ou plus (voisins ou parents) représentaient un véritable rituel quotidien d'échange, une importante manifestation de sociabilité entre les personnes âgées et/ou seules.

Notre visite de reconnaissance a continué et nous nous sommes arrêtée au principal café où notre guide savait que le patron possédait une collection d'anciennes photos de la ville. Là, nous avons appris que l'ancien bureau qui servait d'annexe à la Mairie de La Grand-Combe était devenu une salle de retraités où nous pouvions retrouver les vieux mineurs à la retraite qui avaient l'habitude de s'y réunir pour jouer aux cartes, et qui nous raconteraient volontiers l'histoire de leur vie. Nous avons suivi les conseils du cafetier et, en arrivant sur place, nous avons rencontré, dans une salle pleine de tables et de chaises inoccupées, M. Denoît qui jouait tout seul aux cartes. Lors de cette nouvelle rencontre, il nous a semblé gêné, comme si nous l'avions surpris en flagrant délit de solitude. Comme pour justifier la situation, il nous a parlé de l'animation que l'on trouvait autrefois dans cette salle, quand, à la sortie de la mine ou le dimanche, les mineurs s'y rassemblaient nombreux alors que pour aujourd'hui il exprimait un «goût amer du vide».

Nous avons trouvé à La Levade la même structure de petite ville minière. On accède à La Levade soit par la route nationale n° 106, soit par l'ancienne route qui débouche sur la rue de l'Ecole. Le carrefour où cette dernière croise la rue de l'Eglise joue le rôle de centre-ville. Bien qu'il ne s'y arrête plus aucun train, la gare construite par la Compagnie, vestige d'un passé attaché à la mine, est toujours là.

Si l'on va jusqu'au bout de cette petite rue, on arrive au Château de La Levade, qui a servi longtemps de centre administratif, de résidence aux directeurs de la Compagnie et de maison d'hébergement pour les membres du conseil d'administration venus d'ailleurs. Aujourd'hui, le Château est la propriété d'une Association: «Vision Développement».

Notre première impression a été celle d'une commune abattue et cette observation nous révélait une problématique de fond sur la violence avec laquelle la ville avait vécu une régression économique et démographique.

## Le rituel de reconnaissance

Peu à peu nous nous sommes efforcée de contacter les familles grand-combiennes, auprès de qui nous voulions développer une enquête ethnographique : s'est faite à la cité minière de La Forêt. Ce quartier est l'un des plus anciens de la ville et aussi l'un des plus touchés par la dépopulation et la démolition des maisons depuis la fermeture des puits d'extraction.

Lors de notre première visite dans ce quartier, nous accompagnions un fonctionnaire du «Service des Domaines des Houillères de Cévennes», rencontré dans le bureau de ce service. Ce fonctionnaire nous a fait visiter la cité minière de La Forêt où se situe aussi le «Camp Fougère» en démolition. Il était venu dans le quartier pour effectuer des réparations dans les caves de quelques maisons et, pendant ce temps, nous discutons avec certains des habitants auxquels il rendait visite.

Quelques jours plus tard, nous y sommes retournée seule et avons cherché nos premiers contacts au hasard, en pratiquant le porte-à-porte.

Cette forme d'approche n'est pas toujours efficace et, malgré l'explication du but de la visite et la déclinaison de notre identité, l'on nous a parfois reçue avec hésitation ou ennui et quelquefois nous avons été confrontée à des refus. Nous avons perçu la chose, tantôt comme une réticence à faire entrer chez soi et dans son intimité quelqu'un d'étranger au groupe local (surtout à un moment – nous l'avons su plus tard – où le journal local prévenait la population de faire attention aux voleurs se présentant comme des contrôleurs d'institutions publiques attribuant des amendes inexistantes), tantôt comme une difficulté à consacrer à un entretien un moment de sa vie privée, ce qui dérangerait et briserait une routine tournée de préférence vers la télé, le sommeil, la pétanque, le jeu de loto et les promenades, vu que la majorité de ces habitants est constituée de personnes retraitées.

La première famille à nous avoir reçue est devenue une espèce de laissez-passer. Il s'agissait en effet d'un personnage qui avait joué dans le passé un important rôle politique dans la vie du quartier: un ancien conseiller municipal très populaire. En outre, c'était un mineur retraité pour qui les entrevues n'étaient pas une nouveauté et pour qui le monde de la recherche n'était pas un mystère: dans son «histoire de vie», il nous a parlé d'autres entretiens, du film sur la vie des mineurs auquel il avait participé («La Vallée Longue», production Antenne 2), etc. Nous allons enfin comprendre pourquoi les divers li-

vres sur le sujet «mineurs et mines» parus au cours des dernières années présentaient en préface des excuses pour aborder, «encore une fois», ce thème.

Le sentiment de peur de mener une enquête sur un terrain déjà saturé, un sujet de recherche déjà épuisé est resté présent dans nos premières démarches. Cependant, de même que le quotidien n'est jamais la répétition de ce qu'on a fait hier – c'est le faire à nouveau – nous pensons aussi pouvoir raconter autrement l'expérience sociale de ce groupe.

Un autre sentiment que nous avons éprouvé lors des premiers contacts a été une certaine angoisse à l'idée de la réaction positive ou non des habitants de se voir interrogés par une étrangère qui, outre le fait qu'elle venait d'un pays «exotique» et appartenant au «Tiers-monde» (Brésil), pouvait être prise pour une intruse et par là même s'avérer «dangereuse» pour la vie privée du groupe social local. Pour nous, en revanche, cette enquête «chez eux» (le «Premier-monde») signifiait l'inverse du habituel : la recherche traditionnellement menée dans les pays exotiques et sous-développés. La curiosité à connaître les raisons pour lesquelles nous étions venue de si loin pour travailler à La Grand-Combe s'est traduite par une question souvent posée à ce propos, et il nous fallait alors faire un petit récit de notre trajectoire personnelle et scientifique, stimulant ainsi un processus aboutissant à la reconnaissance.

Dans nos approches des familles ou des personnes isolées, nous nous sommes présentée comme étudiante brésilienne en anthropologie faisant une recherche sur La Grand-Combe. C'est en fin de compte à cette catégorie d'étudiante brésilienne que l'on nous a assimilée.

Nous avons bientôt compris, d'ailleurs, que non seulement notre présence dans la ville ne passait pas inaperçue mais aussi que ceux qui l'avaient remarquée savaient à peu près qui nous étions et ce que nous faisons là. A titre d'exemple, nous citerons la situation où, ayant pris un rendez-vous avec un technicien agricole dans un café proche de la Mairie, nous avons surpris ce que se disaient tout bas deux clients du café. L'un d'eux posait la question «qui sont-ils, que font-ils ici?», et son interlocuteur répondait que nous étions venue du Brésil pour étudier l'histoire de La Grand-Combe et que, pour cela, nous allions tous les jours à la Mairie consulter des documents.

Au fil des premiers entretiens, nous nous sommes rendue compte que le facteur «être étrangère» pouvait même se transformer en un atout de plus pour donner de l'intérêt à la rencontre. A maintes reprises, cela a même permis de briser la glace dans la conversation entre enquêteur et personnes interviewées,

où le fait d'un rapport artificiel imposé est souvent un élément perturbateur dans le processus initial de construction d'une identification et de recherche de critères et de points de référence communs. Ainsi, comme dans tout acte d'échange, les gens, au cours de notre conversation sur leur mode de vie, nous posaient fréquemment des questions sur le Brésil. De notre côté, il nous a fallu souvent demander à nos informateurs la signification de certaines expressions, de certains mots de vocabulaire (qu'ils disaient être soit de l'argot soit du patois grand-combien) et de certains gestes de la région ou même personnels employés dans leurs discours, et ceci exigeait d'eux une interprétation intellectuelle capable de nous rendre familière leur singularité de communication.

Nous avons pu également mesurer la transformation: d'inconnue que nous étions de la population, nous sommes devenue reconnue de quelques grand-combiens et au fur et à mesure nous recevions les premiers saluts dans la rue, les embrassements des femmes interviewées (quatre bises, commençant sur la joue gauche), et les invitations pour de nouvelles visites, pour un anniversaire, une fête, etc.

Au fur et à mesure de notre engagement prolongé sur le terrain, nous avons vu se développer un sentiment d'hospitalité chez les familles qui acceptaient d'être interviewées et, avec quelques-unes d'entre elles, nous avons pu maintenir un contact régulier et même partager des moments qui ne se limitaient pas à ceux de l'entretien.

A notre retour en 1988, nous avons été ré-introduite dans la ville par le chercheur en Histoire Industrielle, M. Wiénin, qui nous a donné les repères permettant de saisir les frontières socio-géographiques, politiques et culturelles de la région.

Le magnétophone nous a paru un instrument très important, surtout à l'occasion de la première visite chez une famille: cela nous permettait de ré-écouter l'interview et de nous habituer à la singularité des expressions. Nous avons également essayé de photographier toutes les situations d'interview, notre but étant de mémoriser par la photo notre regard sur l'intérieur des maisons, les habitants, l'extérieur des maisons aussi, les alentours, etc. Cette requête nous a toujours semblé la plus difficile à satisfaire, mais les personnes interviewées n'ont refusé que rarement que nous les photographions, eux et leur maison. A chaque fois que nous avons pris des photos, nous en avons fait des copies et nous sommes retournée voir les gens pour les leur donner et les commenter ensemble.

Les entretiens avec les familles de mineurs ont eu lieu à domicile. Le plus souvent, nous commençons la conversation dans le séjour pour la finir à la cuisine, autour de la table, en prenant un thé, un sirop (généralement de groseille ou de citron), ou un pastis qui nous était très souvent proposé. Quant aux couples, l'homme et la femme participaient avec le même intérêt, ce qui n'empêchait pas celle-ci, quelquefois, de poursuivre ses travaux domestiques, comme la vaisselle ou la lessive, ou même de s'absenter quelques instants pour faire un saut chez le boulanger, aller jouer au loto, etc. Dans certains cas, on nous a présenté au cours de l'entretien un fils, une fille, la grand-mère ou alors un voisin.

Nous avons aussi interviewé des fonctionnaires de la Mairie, des prêtres, le pasteur, des instituteurs, des directeurs de centres sociaux et de formation, des syndicalistes, des employés des Houillères, des techniciens, et aussi un historien de la région. Les informations qu'ils nous ont fournies concernent les différents domaines de la vie sociale: elles nous ont permis de mieux appréhender leurs points de vue sur la qualité de vie des grand-combiens, la situation économique et sociale, tout comme elles nous ont éclairée sur le comportement et la vie politique-économique-culturels de la ville, etc. Cela nous a permis de mieux «contextualiser» les inter-relations du social et du local. Dans ce sens la recherche sur documents, archives et la presse locale a été également très pertinent.

A mesure que notre séjour dans la ville se prolongeait, nous avons pu observer les endroits privilégiés de convivialité dans l'univers des habitants, les événements sociaux remplis de signification se déroulant dans la sphère de la vie publique, ce que Goffman (1974) nomme «rites d'interaction». Ces «rites» sont tantôt très réguliers, comme c'est le cas du marché du mercredi et du samedi, tantôt plus espacés, comme pour les fêtes annuelles.

Une occasion bihebdomadaire et facile d'accès pour nous introduire dans les pratiques sociales réfléchissant les habitudes, sociabilités et traditions du groupe: c'est bien sûr l'événement du marché traditionnel à La Grand-Combe. Déjà, lorsqu'il était question de fixer un rendez-vous pour un entretien, les grand-combiens disaient: «pas le mercredi ou le samedi matin, c'est jour de marché».

Dès notre première visite au marché, sur la place, un mercredi, nous lions comprendre qu'il s'agissait de l'événement collectif le plus «spectaculaire» et le plus important pour les habitants de cette ville. Nous avons écrit à cette occasion dans notre journal ethnographique:

«Samedi, 12 mars 1988: le matin, je suis allée au marché pour observer et prendre quelques photos. Je savais que j'assistais à quelque chose d'ordinaire pour eux, mais pour moi, quelle mise en scène de la différence! Le mot «mélange» m'a frappé l'esprit. La diversité des habits, des teintes de peau, des accents, tout prouvait que j'avais là une manifestation des différentes identités; on y voyait des grand-combiens français, d'autres d'origine maghrébine, espagnole, italienne, des noirs, des blancs, des cévenols vendant le «pélardon» (j'en ai d'ailleurs acheté). Et puis, partout, des gens s'arrêtent pour bavarder, on a l'impression que tous se côtoient. Tout le monde bavarde: si la moitié de cette foule est venue pour les achats, l'autre moitié – j'en suis sûre – n'est là que pour bavarder».

Comme s'il était un peu le miroir du quotidien de la ville, nous avons observé dans le marché ce qui constitue la population de La Grand-Combe: un groupe humain où se mêlent des gens d'origines diverses.

Nous ne doutons pas qu'à travers ce premier regard plusieurs aspects du marché, ces éléments rituels inhérents aux interactions sociales (Goffman 1974), nous échappent: la tenue et la déférence, les relations d'évitement, les conflits, les absences. Mais là, c'est à un événement plein d'animation, un déploiement d'un intense phénomène de sociabilité. C'est l'occasion de rencontrer parents, amis et voisins, de retrouver ou avoir des nouvelles des familiers habitant la montagne et de se replonger dans l'atmosphère cévenole.

D'autres activités collectives, qui prennent parfois la propre allure d'un rituel, nous ont aussi paru être des seuils à franchir afin de nous introduire dans le champ des pratiques sociales des habitants dans la ville. Nous voulons parler des fêtes, multiples et diverses. Deux fêtes d'origine religieuse se distinguent: celle de Sainte-Barbe et celle de Notre-Dame-de-Laval. Mais il y a les fêtes populaires: la fête du Corso, le Carnaval, la fête des retraités, la fête de la musique, les fêtes politiques et familiales.

Nous avons encore observé et enquêté sur les différentes options de loisir et formes de divertissement, dont nous citons, entre autres, la fréquentation des cafés, où il a été possible regarder le comportement des clients et de ressentir l'ambiance. En effet, en dépit de notre souhait de fréquenter ces établissements avec plus d'assiduité, le fait que la clientèle y soit à prédominance masculine nous a contrainte à limiter notre présence.

Par contre, lors d'événements culturels comme les concerts, les représentations théâtrales, les festivals, les expositions de peinture, etc, notre pré-

sence était moins remarquée par «ce» que nous considérons comme le regard du code culturel du groupe.

Un loisir en particulier s'avère remarquable par le nombre significatif de pratiquants du sexe masculin (sur-représenté), mais aussi par celui – non moins significatif – des jeunes et des femmes (sous-représentés): c'est la pétanque. Le public, masculin, est surtout représenté par des personnes âgées et retraitées. Plaisir quotidien pour quelques-uns, sporadique pour d'autres, pur divertissement pour les uns, réel vice pour les autres, ce jeu suscite des rassemblements journaliers. Il nous est difficile de reconstituer mentalement l'atmosphère grand-combienne sans nous rappeler ces groupes qui se forment durant tout l'après-midi et des fois même le matin autour de ces boules quasi sacrées.

En mai et juin 1989 nous sommes retournée à La Grand-Combe pour donner suite au travail de terrain. Cette fois, nous avons emprunté d'autres canaux de communication afin de connaître le contexte local de la pratique sociale et des processus de convivialité. Ainsi, nous nous sommes penchée sur la vie associative et communautaire. Nous avons contacté pour cela plusieurs associations formelles qui, justement, animent officiellement la vie urbaine. Les associations avec lesquelles nous avons pris contact étaient de différentes sortes, quelques-unes existant depuis la fondation de la Compagnie. C'est le cas notamment des Joyeux Mineurs, société de danse et de farandole, de l'Harmonie Municipale, jadis l'Harmonie des Mines de La Grand-Combe, et l'Essor Cévenol, association de beaux-arts.

La sur-représentation des personnes âgées justifie l'importance que les clubs de troisième âge ont prise dans la commune. Nous avons interviewé les membres de trois importantes associations de ce genre, respectivement l'Age d'Or, qui siège à La Grand-Combe, le Club de l'Amitié, installé à Trescol, et la Belle Epoque à La Levade, ainsi que quelques clubs sportifs.

## **Les rythmes du temps vécus**

### ***Au temps de la Compagnie***

Dès les premiers entretiens, nos interlocuteurs grand-combiens ont identifié et raconté l'histoire locale et leur propre trajectoire de vie à travers différentes périodes et intervalles temporels. Nous avons ainsi recueilli des propos évoquant un «autrefois», traduit par l'expression «au temps de la

Compagnie». Ce sont les temps sociaux d'un passé rythmé par le travail à la mine et de la naissance de leur ville qu'ils ordonnent pour enchaîner le passé en une «opposition logique» au temps présent. C'est dans ce temps que sont localisées les origines de la communauté de travail, que ce fonde le temps de la collectivité et de la grande famille corporative.

C'est la Compagnie des Mines de La Grand-Combe qui a forlancé le projet de constitution de cette commune et, dans le même élan, de mise en place d'une ville ouvrière. C'est «au temps de la Compagnie» qu'on rencontre cimenté le «mythe» de création. La Grand-Combe est créée en 1846 conformément à la structure typique des cités industrielles développées au XIXème siècle sous l'égide d'une entité économique. Elle a été baptisée du même nom que la Compagnie. L'agglomération urbaine reflétera donc la force de l'industrialisation de l'activité charbonnière. La Compagnie implanta une ville minière en aménageant rationnellement l'espace urbain, instituant, selon sa logique, les principes urbanistiques, car il fallait y attirer et enraciner une main-d'œuvre autochtone ou immigrante. Son fonctionnement en tant que ville industrielle a impliqué un important processus de migration, auquel ont d'abord participé les paysans des alentours, puis des ouvriers venus d'autres régions et d'autres pays, qui y ont fait souche et «fondé» la «population grand-combienne».

Pendant plus d'un siècle, la Compagnie a marqué de sa présence la vie locale, toute une époque où bon nombre de grand-combiens ont vu leur «devenir» déjà tracé. Il existait une forte interaction entre deux mondes – travail/ domestique – dont les espaces se sont avérés complémentaires. Nous soulignons la politique menée par la Compagnie pour stimuler l'endogamie professionnelle et l'auto-reproduction de la famille ouvrière grand-combienne, ceci assurant la pérennité du travail à la mine de père en fils. La famille a donc toujours occupé une place primordiale dans cette société.

Dans tous les domaines sociaux, la Compagnie s'est imposée comme pilote. Elle prendra à sa charge la responsabilité de loger son personnel, de l'éducation des enfants, et la mise en place de tout un système de protection sociale, notamment à travers la mise en oeuvre d'une Caisse de Secours, d'une Caisse de Retraites et d'écoles, une assistance rare dans le monde ouvrier du XIXème siècle.

La Compagnie fait naître donc non seulement un noyau de développement industriel sur lequel elle a le contrôle direct, mais elle engendre égale-

ment le développement d'un noyau urbain maquillé des principes urbanistiques qui suivent la logique de la Compagnie. Effectivement, la Compagnie aura ce contrôle administratif et exécutif pendant une longue période et combinera son action politico-paternaliste auprès de la communauté de travail à l'exécution du pouvoir local: la ville sera le miroir des intérêts de la Compagnie.

Cependant, l'espace de la ville est le contexte où des intérêts antagoniques se confrontent librement. De plus en plus les conflits latents qui se cachent sous le tissu urbain s'exaspèrent, ici et là les tensions deviennent conflits, l'opposition s'organise, revendique et finit par gagner par la prise du pouvoir politique local en 1925. La ville fondée par la Compagnie devient ville dirigée par des représentants-défenseurs des intérêts ouvriers.

Une ville, toutefois, où la force de cette mono-industrie demeure dominante au niveau économique et au niveau idéologique. Malgré les coupures qui bouleversent le cadre du pouvoir politique, le «temps pensé» demeure ordonné comme étant celui vécu «au temps de la Compagnie». Finalement, les transformations engendrées au sein de ce «temps» (nous parlons de l'impact des antagonismes de classes au niveau local) sont enchaînés par des transformations globales qui finissent par engendrer des bouleversements dans la société avec un radicalisme si grand que la rupture avec la structure dominante, cimentée sur le système paternaliste développé par la Compagnie, est irrévocable.

### ***Au temps de la nationalisation***

La conjoncture de la Deuxième Guerre Mondiale brise cette durée, le temps historique engendre une profonde rupture. Dans ce moment, ils situent les faits qui les forcent à réactualiser les repères d'organisation du temps collectif. Une autre représentation de temps vécu se succède: «au temps de la nationalisation», un temps repéré aussi en continuité parce que scandé par la solidité du temps industriel, du travail à la mine.

Les mineurs vont connaître une nouvelle réalité politique vécue un peu comme la concrétisation de projets aspirés et menés dans la lutte d'émancipation de la classe ouvrière. La vie politique avait bien été transformés dans la ville. Depuis des décennies de vote à droite, l'initiative politique locale change de mains et une municipalité de gauche se stabilise au pouvoir, réactualisée

chaque fois par le jeu démocratique des partis et acteurs politiques. Ils verront également surgir un programme de récupération économique du pays dans lequel les mineurs seront engagés en première ligne et transformés en héros de la patrie.

Parmi les immigrants, ce sont surtout les espagnols, les italiens et les portugais (peu de nord-africains) qui pratiquent le militantisme politique, soit à travers le Parti (surtout le Parti Communiste, mais aussi chez les socialistes), soit dans un syndicat (surtout la C.G.T.), institutions qui entre 1945 et 1948 ont exercé une forte emprise auprès des Houillères, ouvrant de ce fait la voie à une importante intégration. Si nous l'abordons sous l'angle des pratiques de sociabilité, il est important de constater la montée de l'influence syndicale parmi la communauté de travail. Le syndicat devient, avec les partis, la référence institutionnelle essentielle dans le quotidien des habitants. D'ailleurs, toutes proportions gardées, le rôle joué par le syndicat fait penser au rôle joué autrefois par le curé. Grâce à son influence aux Houillères, le syndicat est une porte d'entrée pour embaucher ses protégés.

La ville se transforme. La nouvelle «configuration» ne fait qu'exprimer les changements globaux qui s'opèrent dans l'instance politique, économique, et au sens large, culturelle. Les mineurs ne sont plus seulement «mineurs de la Compagnie», «mineurs grand-combiens», mais ils vivent l'interpénétration d'autres temps et espaces (la région, la nation et au-delà) incorporant à leur propre «singularité» ces effets profonds des changements sociaux dûs au développement du capitalisme, de l'industrialisation et de l'urbanisation.

L'arrivée d'une nouvelle vague d'étrangers, comme souvent autrefois, n'a pas causé de «désordre» (pour paraphraser Balandier) dans cette ville déjà marquée par le «mélange», gardant les «distances sociales et culturelles». Comme avant, cette nouvelle vague d'immigrants s'intègre par le biais du travail à la société grand-combienne et à la société cévenole

On assiste au renforcement du caractère «mono-industriel» d'une ville vivant de l'extraction du charbon. De 1949 à 1951, la majorité «travaille au charbon», c'est-à-dire que 80% de la population active de La Grand-Combe est employée aux Houillères du Bassin des Cévennes (H.B.C.), qui comptent alors 19.200 ouvriers dont 12.000 mineurs de fond (6,7% du personnel des houillères françaises). Il faut ajouter toutefois que cette vague de travailleurs étrangers était vue par la majorité des français comme étant une migration temporaire après laquelle ils rentreraient «chez eux» peu à peu.

Au fil du temps, les mariages mixtes entre français et étrangers européens augmenteront, ce qui facilitera (comme hier) l'intégration, tant des enfants d'immigrants déjà enracinés, tant des nouveaux venus à la communauté française, mais ce qui est moins vrai pour les nord-africains, pour qui le mariage et le choix de la fiancée restent contrôlés par la communauté d'origine: la majorité des femmes algériennes épousent des hommes du même groupe ethnique.

N'ayant pas droit au vote, les immigrés de La Grand-Combe ne pourront pas traduire leur confiance dans le parti communiste aux élections. Pour résoudre ce genre de problème, et d'autres également – pour les uns cela facilitera leur intégration et celle de leurs enfants à la société locale; pour d'autres, il s'agissait de se simplifier la vie grâce à une carte d'identité française – ils choisiront de plus en plus la naturalisation afin de s'insérer définitivement à la société politique, avec leurs enfants nés en France. Vers les années 1955, cette tendance sera très forte: 57% des italiens, 50% des polonais et 42% des espagnols sont devenus français. Tendance qui ne cessera de croître.

Au «temps de la nationalisation» est un temps vécu pensé sur l'appartenance régionale – qui revêtit pour sa part le local. Le sentiment d'appartenance brouille «les frontières intra-muros» du «temps de la Compagnie» pour réfléchir une identité tellurienne ancestrale, le temps vécu dans la mémoire, s'est élargi. C'est par l'appellation d'une collectivité de travail – la corporation des mineurs des H.B.C. – insérés dans une entité économique régionale et, sur l'appartenance à une région culturelle – les mineurs cévenols – qu'ils élaborent dans la mémoire collective les points de repères, les valeurs de référence normative de leur identité sociale.

C'est-à-dire que les mineurs continuent à exister comme catégorie professionnelle tout en étant insérés dans une autre unité-économique (nationale, cette fois, mais organisée en instances régionales) qui, de sa part, propose encore ce monde-synthèse de leurs références autour de l'existence à la mine. La cohérence, l'unité identitaire de la communauté de travail sont désormais «collées» (par le biais du travail) sur la région et le terroir culturel : Cévennes.

Au «temps de la nationalisation», les conditions de vie s'améliorent, le Statut du mineur garantit son avenir: victoire des partis de gauche et des syndicats ouvriers. L'Etat prend en charge la construction de nouveaux logements (soit à travers l'appareil industriel – les Houillères – soit par le programme national d'habitation – les H.L.M.).

Les références identitaires locales en relation «au monde du travail» sont alors de plus en plus traversées par des références qui situent un univers plus large. Références éclatées dans le temps et dans l'espace, comme si le contexte social, le cadre conjoncturel, légitimaient finalement le fait que certaines valeurs (les racines cévenoles) gardées dans cette sorte de «foyer virtuel» (à la Lévi-Strauss) peuvent être «ré-actualisées» comme références identitaires de premier ordre d'importance.

D'emblée les mineurs grand-combiens sont plus à l'aise pour construire les références identitaires non plus seulement à partir d'une projection sur le passé globalisé par «le temps de la Compagnie» mais au-delà. Pour parler de la trajectoire du groupe d'identité, la mémoire s'amplifie, stimulée par la référence d'appartenance à une entité économique régionale où il importe de dimensionner l'action syndicale et politique qui ré-actualise les références emblématiques d'un temps antérieur et qui confond en une sorte de mouvement régionaliste les codes et les valeurs d'une région culturelle exprimée par la tradition cévenole de résistance, d'héroïcité. Un peuple cévenol idyllique est ré-actualisé comme enveloppant, dans un temps de jadis devenu l'âge d'or, les racines d'un peuple de résistance. Une résistance ré-appropriée comme une valeur de la société minière cévenole.

La notion de l'image d'une unité est récupérée par le mythe de l'Etat. Le groupe se dissout dans cette totalité mais ils se dissolvent à partir de leurs différences; ainsi, ils gardent leur singularité.

«Au temps de la nationalisation» c'est pourtant l'ouverture de la ville minière sur un monde plus large et dans son cœur même, ce temps contient les germes de son dépassement, une ouverture sur d'autres temps à-venir. C'est-à-dire que cette nouvelle réalité est le résultat d'une conjoncture qui a accéléré ces caractères cumulatifs (la Deuxième Guerre) d'une société qui revendiquait la modernité. Mais cette société produit vite un excès de modernité difficilement contrôlable: «la crise», le bouleversement de structures conçues comme traditionnelles. Ainsi au sein du «temps de la nationalisation» se produisent également les contradictions propres du système capitaliste et de l'idéologie moderne. Ces contradictions ne cessent d'entraîner des changements.

Ces changements dévoilent rapidement la véritable dynamique de la modernisation industrielle: la ville minière plonge dans une «crise». Récession économique qui met en cause la structure de la mono-industrie, mais crise

également à tous les autres niveaux de la vie quotidienne de la ville, par le bouleversement provoqué dans la vie des familles.

Etre «mineur» est encore la grande tradition comme un creuset où tous (si divers) ensemble se fondent dans la même signification. Appartenir à la communauté de travail, comme une valeur, finissait toujours par les envelopper tous (Dumont 1966). Et c'est sur cette base symbolique qu'ils «résisteront» à la crise économique dans les secteurs traditionnels de production: «pour vivre et travailler au pays».

Mais le temps familial assis sur l'espace de la ville minière est brisé par le basculement de leur mode de vie et par la sensation de chaos que ces changements engendrent au sein de la communauté. Selon la logique propre de nos interviewés, c'est «le temps de la crise» qui demeure la référence d'un «aujourd'hui».

Les mineurs sont ainsi vus comme les acteurs d'une histoire qui n'est pas simplement maniable. Cette histoire est celle d'une société insérée dans un ordre industriel, plus encore, dynamisé par le développement technologique et par l'idéologie moderne. En outre, ils sont déjà pris par cette fièvre de la modernisation, c'est une phase dans une sorte d'abandon de ce temps «de la mine» pour un autre qu'ils construisent, un autre temps auquel ils s'associent, ce qui les mène à vivre l'aujourd'hui comme un moment de rupture du temps continu rythmé par le travail à la mine, qui prend une force dramatique. Le local est englobé par la nation, à l'intérieur de laquelle le premier devrait se réarranger.

Autrefois, «au temps de la Compagnie et au temps de la nationalisation», la vie était rythmée par le travail à la mine, l'histoire de la ville et celle de la mono-industrie du charbon s'entrecroisaient, les flux et reflux de la population restant directement proportionnels aux avancées et aux reculs de cette industrie. Ces temps sont mémorisés à partir d'un stock qui localise les unités économiques qui leur paraît, dans leur expérience immédiate, régir le rythme imposé par l'ordre industriel.

### ***Au temps de la crise, la ville desheritée***

Aujourd'hui, devant cette réalité où le travail n'est plus assuré, où la filière d'embauche qui passait de père en fils a été rompue, la nouvelle génération grand-combienne est confrontée aux manques de perspectives d'avenir (pro-

fessionnelles) dus au fait qu'elle a hérité d'une ville désarticulée, au sens économique du terme, déshéritée, déchue de sa «vocation» de toujours. La débâcle a touché tous les domaines de la vie sociale des habitants. La violence de la rupture est encore plus forte parce qu'aucun autre complexe productif n'est venu remplacer l'unité économique productive mourante. Cela signifie le rétrécissement du marché de travail local. Or, dans une société capitaliste où le travail même est la valeur centrale, l'on peut mesurer la dévastation avec laquelle est vécue cette discontinuité d'un temps rythmé par le travail. Au présent, ce n'est plus le travail sûr, le travail apparaît diversifié et le projet de vie est éclaté. Cela implique, pour les grand-combiens, la mobilité pour accéder au travail là où il se développe, le déplacement vers les grands centres urbains, le déracinement. De même que pour accéder à une formation scolaire, au capital culturel, l'on est également amené au départ.

«Ici c'est une drôle de ville. C'est une ville jeune dans son âge mais déjà morte. Une ville sinistrée», nous disait Monsieur Julles, un ancien mineur habitant à La Grand-Combe qui exprimait plutôt un sentiment de nostalgie difficile à dissimuler en parlant des nombreuses maisons vides, des anciens chevalements devenus silencieux et des vieux bâtiments des houillères désaffectés et vides.

Le «présent» est perçu donc comme un temps «après la fermeture de mines», identifié comme «au temps de la crise», «au temps de la récession» par la violence avec laquelle cette rupture dégrade la situation de l'emploi et installe un temps inactif. Ce présent est un temps marqué par la disparition de la mine, la mort de la ville minière, par le départ et le vieillissement de la population. Ainsi, même si l'adoption de nouveaux «temps modernes» fut souhaitée, la force de la rupture dépasse l'ampleur de «ces aspirations» (au niveau réel et imaginaire) parce qu'elle met en «désordre» tout un mode de vie et met en cause la propre existence du groupe d'appartenance.

Le temps de crise au présent est considéré comme un temps tributaire des erreurs accumulées du passé et d'une conjoncture de crise qui a débuté dans les années 1960 avec la fermeture des puits. A côté des changements économique-industriels survenus dans cet ancien bastion du développement charbonnier, un autre changement social profond a vu le jour. Vidée de sa substance industrielle qui avait forgé l'identité des habitants, La Grand-Combe sera déchue de son statut de ville minière. Cela signifiait aussi la rupture d'une tradition du groupe, de la «grande famille corporative» et, d'une tradition familiale, celle des «familles de mineurs».

Dans les années 1960 se présentent les premiers signes de recul de la production du charbon. Les fermetures se succèdent et remettent en cause les structures traditionnelles du travail collectif. Les corollaires sont durs, l'exode de la population active est massif.

Les dernières résistances contre la mort du lieu – le fond de la mine – et de la pratique – le métier – qui définissent une «civilisation» minière, se manifestent sur la région dans les années 1980. Deux grèves auront une répercussion régionale et nationale importante.

Le changement de gouvernement survenu en 1981 ne modifie pas la réalité de la production charbonnière nationale. En 1985, et tout en continuant à défavoriser la politique de production interne – la France importe déjà 23 millions de tonnes, soit 60% des besoins nationaux en charbon. De plus en plus, la mine devient «l'arrière-pays de l'industrie», un «combat d'arrière-garde» (Lucas 1985: 146). L'innovation technologique ne peut plus tromper la réelle dynamique sociale de «l'idéologie du progrès»: l'imposition des changements qui provoquent des ruptures dans les modes de vie et de perception de sens dans ce vécu social.

## Un nouveau décor de la scène collective

Aucune unité économique forte n'a pris la place de la mine chez les grand-combiens. La ville, qui a perdu l'essor que son ancienne «vocation» lui conférait, reflétera dorénavant l'image de ville léthargique.<sup>6</sup>

En marchant dans les rues de La Grand-Combe, surtout autour de la place centrale, l'on remarque la présence d'un grand nombre de personnes âgées qui se promènent ou restent assises sur les bancs, seules ou par petits groupes. Nous avons observé par exemple, pendant le printemps 1989, un groupe de 5 hommes âgés de 60 à 70 ans faire tous les jours l'aller-et-retour d'un point à l'autre de la place tout en bavardant. Chaque fois qu'ils arrivaient à une extrémité de la place, ils marquaient une pause de une à deux minutes avant de reprendre le même trajet.

---

6 Population de La Grand-Combe

1975 10.452 habitants

1982 8.329 h. (perte en 7 ans: 2123)

1986 7.800 h.

1990 7.100 h. (perte en 8 ans: 1229)

Source: Recensement de la Population. Mairie de La Grand-Combe, 1990 et BETURE.

Pour un grand nombre d'individus, dans leur majorité retraités et chômeurs, la vie quotidienne prend donc un autre rythme: celui du «temps libre», du «temps inoccupé» ou du «temps libéré de la retraite». Le contexte de sociabilisation a changé.

Aujourd'hui, c'est un temps libre qui apparaît représenté comme superposés à des temps multiples, un temps qui se donne au sein des conditions améliorées de vie, du confort, mais dans le même temps «dépaycé» de ses anciens repères: le temps autrefois cadencé par le travail à la mine. Et si l'on conjugue à cela l'usure physique des mineurs qui ont donné leur «santé» au travail, il est alors possible d'identifier les déterminations structurelles de certaines retombées psychologiques comme la dépression, l'ennui, l'apathie.

En effet, le nombre important de retraités à La Grand-Combe s'explique par le fait qu'ils constituent la population «protégée», celle qui peut, grâce à son statut professionnel et à l'Etat-providence français (Ewald 1986), rester enracinée dans la ville. Pour eux, explique M. Voldany, mineur retraité, «c'est plus confortable» de rester à La Grand-Combe, où fonctionne une assistance sociale minière efficace:

«Alors, l'assistance des mines, c'est le bon côté de tout ça... elle n'a pas donné de cadeaux, hé! Mais moi, je suis bien contente d'avoir résisté, et d'avoir terminé de travailler dans la mine. Parce que j'ai 30 ans de fond, et j'ai une retraite qui rentre tous les mois; j'ai des avantages, le toubib gratuit, les médicaments... Qu'est-ce que vous voulez de mieux? Vous avez beaucoup de jeunes qui travaillent dans les entreprises, chez les artisans, qui bossent dur et qui ne gagnent pas; c'est une calamité en ce moment pour les jeunes. Alors, moi qui suis retraité, je gagne plus qu'eux. Bon, il ne faut pas dire qu'on gagne des mille et des cents, mais on peut vivre. Même les très vieux retraités, ici, vivent tranquilles dans le Foyer (Foyer des Pins). Ça, il faut le dire, ils ont beaucoup amélioré les choses, parce que le retraité a gardé les avantages des Houillères et on est remboursé de tout à 100%.» (M. Voldany. Mineur retraité).

La localisation même du bâtiment des Secours Miniers (au centre-ville) repose sur un choix stratégique d'«enracinement». Plusieurs personnes âgées nous ont d'ailleurs déclaré qu'habiter tout près de la «Sécu» leur était très utile, et qu'ils la fréquentaient assidûment, autant pour l'assistance médicale que pour l'achat des médicaments. A La Grand-Combe, les gens ne se sentiront pas privés d'assistance. Il s'agit là d'un des facteurs majeurs d'attraction,

parmi d'autres qui touchent aux domaines matériel et affectif (logement, réseau de relations, etc), qui sont mis en avant dans les récits pour justifier le choix de rester à La Grand-Combe après la retraite. Les éloges de la prise en charge des Houillères (Charbonnages de France) constituent un leitmotiv.

La disparition du travail traditionnel qui a constitué le support structurel de ce groupe social «au temps de la Compagnie» et «au temps de la nationalisation» marque un tournant dans les rapports affectifs (familiaux, voisinage, etc.) et dans les autres pratiques de sociabilité de l'ancienne «communauté de travail» grand-combienne. Le départ d'un grand nombre de familles, de jeunes, d'amis et de voisins a dispersé les familles restantes et a déchiré les réseaux de relations sociales d'autrefois. Face aux effets troublants du chômage, les foyers se désunissent, s'éparpillent, et ce sont surtout les jeunes qui partent ailleurs à la recherche d'un travail. Dans chaque foyer, l'on ressent le dépérissement du monde du travail, l'on souffre du départ des enfants, les quartiers se vident.

La famille, l'assise fondamentale de la société, est sujette à des changements considérables. Cela s'accompagne d'une redéfinition des rôles de chacun du fait de l'apparition de nouvelles formes de «vivre la famille»: augmentation du nombre des foyers monoparentaux, fragilité des unions, accroissement des taux de divorce ou de remariage, baisse de la natalité, présence de mères sur le marché du travail, etc.

Par ailleurs, l'espace urbain présente un caractère fortement pluri-ethnique et La Grand-Combe demeure sans doute la ville la plus multiraciale du département, avec un nombre élevé de familles étrangères et où les algériens forment le groupe ethnique le plus nombreux. Et ils sont les seuls, avec les turcs et les marocains, à s'installer encore dans l'intention de se fixer, en général pour rejoindre les membres d'une famille-souche issue de migrations antérieures. En effet, la sécurité que confèrent la garantie d'un logement et de revenus (la retraite) les incite à rester en tant que descendants de familles elles aussi protégées par la situation de leurs ascendants. Selon le président de l'Association Amicale des Algériens en Europe, très peu d'entre eux se sentiront concernés par les «avantages» d'un retour au pays qu'offrait le programme élaboré à l'initiative d'un Gouvernement qui se disait en «faveur des rapatriés»: «Revenir au Pays? Travailleurs étrangers, si vous voulez revenir au

pays, des mesures sont là pour faciliter votre retour».<sup>7</sup>

Dans une ville où, en 1987, la moitié de la population ne déclare aucune activité professionnelle et où 23% de la population totale (1.911 résidents de La Grand-Combe) ont 65 ans et plus, le temps vécu et le mode de vie sociale se trouvent rythmés par des éléments de pratiques sociales qui occupent ce qu'on appelle le «temps de la sociabilité et du loisir»: le temps de jouer à la pétanque, au loto, au bingo, d'acheter et d'échanger le journal, d'aller au marché, à la boulangerie, au café; le temps de la promenade, d'une conversation purement sociale, le temps régi par les émissions de télévision, les fêtes improvisées et celles organisées, les jeux grégaires, les activités récréatives animées par la Mairie ou par les associations (surtout du Troisième Age). Bref, ces petits riens qui donnent une signification et une efficacité au jour le jour, ces activités dans lesquelles les grand-combiens peuvent encore se reconnaître.

C'est surtout la vie associative qui se trouve désormais au coeur de la vie sociale. Malgré les handicaps de tout ordre, malgré cette particularité qu'elle a de vivre un «deuil» l'ancienne communauté de travail se mobilise à la recherche d'une sorte de «salut», reniant pour ainsi dire la «trivialité d'une condition sociale» que lui a infligée l'histoire (Lucas 1985). Une «libération» recherchée dans d'autres formes de recommencement. L'on renouvelle les routines avec des pratiques pleines de signification. Pour vivre le temps libre, pour occuper des espaces de sociabilité, l'on finit par restructurer intérieurement la vie locale, l'on réorganise collectivement certains temps, certains espaces, de nouvelles formes de vie collective, une manière de retrouver un rythme au quotidien. Le présent vécu, «vide» des références de toujours, est en fait ré-articulé autrement. Alors ils pensent la continuité.

L'on doit tenir compte, c'est que non seulement le groupe «éclate» mais désormais le groupe se voit placé d'une manière plus dépouillée face à une diversité (pluralité) culturelle exogène (universelle, lointaine), une idéologie moderne et individualisante à laquelle ils doivent rendre compte dans ce «réarrangement» de leurs références identitaires.

Si ce sont là les traits révélateurs d'une ville – parmi tant d'autres – assujettie aux corollaires d'une forte récession et d'un processus de désindustrialisation,

---

7 Affiche de l'Office des Migrations Internationales, Office National de l'Immigration et Ministère des Affaires Sociales et de l'Emploi, 1988.

lisation, l'on y décèle en même temps de multiples traits culturels porteurs de «durée» et grâce auxquels se dynamise une forte sociabilité locale. Sous cet angle, nous avons tenté de mener nos enquêtes de manière à privilégier la dynamique collective d'une mémoire locale.

C'est dans les rapports de sociabilité, dans les jeux d'interaction, dans les lieux de socialisation que nous focalisons un processus de ré-invention du quotidien, de ré-création des points de repères qui permettent de réactualiser les pratiques sociales.

Parce que si tout change, les gens sont encore là. Il y a ceux, vieux et jeunes, qui sont restés, enracinés, et ils y reconstituent une continuité. Pour ceux qui sont restés dans la ville comme pour ceux qui y créent de nouvelles racines, il s'agit d'engendrer de nouvelles stratégies de convivialité, de réinventer la vie, une ré-appropriation des lieux sociaux, mais surtout une ordonnance du temps à partir d'un nouveau rythme quotidien.

La vie associative apparaît comme une «stratégie» visant à réorganiser les rapports sociaux, à tisser différents réseaux qui recomposeront un noyau urbain. L'existence de ces associations, qui commencent à s'organiser à partir de la fin des années 1970, est très vite appréciée par une municipalité dont la tâche se trouve alourdie par la nécessité de répondre aux besoins d'une population essentiellement retraitée. Elles interviennent dans la définition des positions sociales et des rôles, d'un ordonnancement de la place des acteurs sociaux en scène permettant de porter sur le sentiment d'appartenance locale.

Dans la ville léthargique, c'est à travers les clubs du troisième âge que certaines activités moribondes renaissent: la fête des rois, le carnaval, les jeux. Et c'est toute la communauté, depuis les enfants jusqu'aux retraités, qui se trouve conviée à y participer. Cet élan de renaissance permettra à certains de briser leur isolement, de donner «une poussée de courage aux mamies», nous dit un technicien de la Mairie. Le bénévolat apparaîtra à son tour comme une autre forme d'engagement, comme une stratégie de participation au groupe qui joue un rôle central dans ce processus de construction des espaces d'interaction sociale par lequel ils revendiquent une position de représentants légitimes (et pouvoir de décision) dans l'enjeu de «négocier» les combinaisons que les formes d'animation, les manifestations de l'ordre du ludique, du culturel, du symbolique, peuvent prendre dans le contexte local.

La ville est aussi le théâtre d'une nouvelle orientation urbanistique. La Grand-Combe, selon l'équipe municipale de l'époque, va essayer de faire peau

neuve grâce au «projet vert», éliminant toutes les maisons vétustes, démolissant ou rénovant les anciens quartiers construits par la Compagnie en même temps qu'elle met en place des projets de conservation d'un patrimoine local afin de sauvegarder les souvenirs et perpétuer la «mémoire du social» (Jeudy 1986) avec la création de «La Maison du mineur», une musée de la mine.

Une stratégie politique et sociale, le patrimoine remet en scène les valeurs et le sens d'un savoir-faire, la culture technique et la «mémoire du social», il permet cette illusion de remplir d'un sens qui vient du passé les vides qui appartiennent au présent. En outre, ce mouvement patrimonial, la mémoire muséale, témoigne d'un temps perdu recherché. La mort de la mine est scellée, est intériorisée. L'espace du travail du mineur disparaît. Cette disparition est acceptée comme entr'acte nécessaire pour transformer la ville, qui, une fois munie des nouveaux atouts, part à la recherche d'un nouveau statut. Des «restes culturels», quelques-uns sont démolis, d'autres sont sélectionnés pour pétrifier les symboles d'un passé retrouvé, transformés en «sanctuaires de la mémoire» (Jeudy 1986).

Malgré la disparition des espaces réels sur lequel le groupe fonde son identité, la mémoire peut coller à ces références à certains moments, instants d'interaction vécus comme étant leur propre rythme construit. C'est dans les temps de la sociabilité qu'ils restituent un rythme au quotidien, un sens à l'existence du groupe qui se reconnaît à partir d'une identité-valeur (Dumont 1966).

## Conclusion

Ce que les grand-combiens vivent aujourd'hui, c'est une structure spatio-temporelle qui est tout ce drame de la ré-actualisation du passé local par rapport à «la ville autrefois minière». L'identité de la ville aujourd'hui, ce sont ces morceaux de discontinuité d'être mineur. Ils veulent y rester, cela sans avoir obligatoirement à lutter contre le passé, ils veulent y vivre une ville actuelle, moderne et nous comprendrons que transformer «le passé» en patrimoine est également une manière moderne de ré-actualiser le passé.

Ils ne veulent plus être une ville minière, mais la reconstituer dans la mémoire, ce qu'ils veulent, c'est que le métier de mineur «dure» et puisqu'il ne peut plus continuer à l'intérieur de la structure économique actuelle (qui propose la diversification du marché qui se superpose à des pratiques devenues anciennes), le savoir-faire est devenu acte de culte. L'on construit, l'on fixe

quelques endroits sanctuaires (la musée) où ils peuvent reconstituer la «famille corporative» et aussi leur rendre hommage.

Quelles que soient les représentations construites pour nous parler de leurs récits de vie, de leur trajectoire familiale, de l'histoire du groupe, de la dimension spatiale des diverses formes d'enjeux sociaux, le repère reste le travail à la mine. C'est en relation à la naissance, l'existence et la disparition de cette activité que se construisent un mode de vie et l'identité sociale du groupe. Dans ce sens, le travail à la mine apparaît comme une référence forte qui donne leur sens à leurs opérations de construction d'une identité-valeur où ils délimitent des frontières symboliques qui englobent le groupe d'appartenance dont le groupe d'identité est au centre.

En effet, ce qu'ils nous expriment c'est la rupture du temps collectif de la «communauté de travail» tel qu'il a été vécu, et c'est la difficulté de coller à la vie les valeurs de références de l'identité-valeur sur le travail traditionnel qui les rend désormais plus fragiles, plus embarrassés de leurs propres différences et des pluralités auxquelles ils font face, d'où cette sensation de bouleversement. C'est cette ancienne facilité de construire l'unité autour d'un point de repère qui n'est plus possible qui les dépayse. Le repli domestique, d'ailleurs, devient un choix clair de recherche de protection d'un monde devenu plus étrange.

Ce qui différencie les jeunes fils et petits-fils de mineurs c'est qu'ils ne ritualisent pas leur propre mort dans la mort de la ville minière. Vivre la ville léthargique, vivre la rénovation de l'image de la ville, n'est pas aussi douloureux que pour les vieux mineurs. Pour eux si elle est douloureuse, cette mort de la ville minière parce qu'elle est transpercée par la mort de la communauté de travail.

Conjointement à ce ressentiment qu'ils éprouvent de voir le groupe éclater et les «valeurs de tradition» menacées d'oubli, ils réactualisent leurs valeurs à partir de ces formes diverses d'interaction sociale qui concrétisent la réciprocité. Dans le même temps, la plénitude est acquise par la liberté de maîtriser chacun sa vie, une liberté qui donne cependant des moyens d'action pour construire, intentionnellement ou non, la continuité.

C'est aux citoyens grand-combiens que revient aujourd'hui la responsabilité de s'organiser, de se mobiliser pour eux-mêmes, mais aussi pour le groupe et pour la ville, d'inventer l'avenir. C'est dans la cadence des rapports de sociabilité que nous localisons la construction d'un temps collectif. Et c'est

dans la cadence de ce rythme retrouvé de la vie qu'ils peuvent finalement «reposer» pour penser leur durée.

Parce que, si tout change, les personnes ne s'arrêtent pas de constituer une continuité, de même qu'elles constituent une mémoire, parce que si la rupture est morte, elle l'est dans la dimension d'une tragédie et malgré la mort physique, les hommes n'ont pas cessé de créer la vie et tant que l'humanité existera jamais ne mourra l'espoir de construire un temps humanitaire qui se solidariserait avec l'effort de construire la «durée».

## Références Bibliographiques

- ARIES, P. 1971. *Histoire des populations françaises*. Paris : Seuil.
- BACHELARD, G. 1989. *La dialectique de la durée*. Paris : Quadrige/PUF.
- BACHELARD, G. 1984. *La poétique de l'espace*. Paris : Quadrige/PUF.
- BALANDIER, G. 1985. *Les anthropo-logiques dans la modernité*. Paris : L.G.F.
- BEAUVOIR, S. 1970. *La vieillesse*. Tome I et Tome II. Paris: Gallimard.
- BERGSON, H. 1990. *Matéria e memória*. SP: Martins Fontes.
- BOTT, E. 1976. *Família e rede social*. Rio de Janeiro: Francisco Alves.
- BOURDIEU, P. 1980. "L'Identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région". In: *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. n° 35. Paris : De Minuit. ps. 57-69.
- BOURDIEU, P. e SAYAD, A. 1964. *Le Déracinement*. Paris : Minuit.
- BOURDIEU, P. 1979. *La distinction*. Paris : De Minuit.
- BOZON, M. 1984. *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province: la mise en scène des différences*. Lyon: P.U. de Lyon.
- BRAUDEL, F. 1986. *L'Identité de la France. Espace et histoire*. Paris: Arthaud-Flammarion.
- CHOMBART DE LAUWE, P-H. 1982. *La fin des villes. Mythe ou réalité*. Paris: Calman-Lévy.
- DAMATTA, R. 1985. *A Casa & Rua*. São Paulo: Brasiliense.
- DEBOIS, E; JEANNEAU, Y; MATTEI, B. 1986. *La foi des charbonniers. Les mineurs dans la bataille du charbon, 1945-1947*. Paris : E.M.S.H.
- DEVILLERS, C. e HUET, B. 1981. *Le Creusot. Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914*. Seyssel: E.C.V.
- DIAS DUARTE, L.F. 1986. *Da vida nervosa, nas classes trabalhadoras urbanas*. RJ: J. Zahar E./CNPq.

- DUCKERT, J. e LARGUIER, C. 1987. *La Grand-Combe: Evolution, Immobilité. Reconversion*. M.M.G.A.L., L.S.H. Uv. Montpellier III : Paul-Valéry.
- DUMAZEDIER, J. 1982. *Vers une civilisation du loisir?* Paris : Seuil.
- DUMONT, L. 1983. *Essais sur l'individualisme*. Paris : Seuil.
- DUMONT, L. 1966. *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*. Paris : Gallimard.
- DUVIGNAUD, J. 1986. *La solidarité. Liens de sang et liens de raison*. Paris : Fayard.
- ECKERT, Cornelia. 1985. *Os homens da mina, um estudo das representações e identidade social dos mineiros de carvão em Charqueadas, RS, Brasil*. Dissertação de mestrado, Porto Alegre: CPGASSCP.
- EWALD, F. 1986. *L'Etat Providence*. Paris : Grasset.
- FLANDRIN, J-L. 1984. *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*. Paris : Seuil.
- FLECHON, E. 1987. *Trente ans de fond*. Manuscrit. (1927-1963). Châteaurenard . Tome I; Tome II.
- FOUCAULT, M. 1975. *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- FREY, J-P. 1986. *La ville industrielle et ses urbanités*. Bruxelles: P.M. (A. R. n° 25).
- GAILLARD, J-M. 1974. *Un exemple français de «ville-usine»: La Grand-Combe (Gard) et sa «Compagnie des mines» (1836-1921)*. Nanterre : Thèse 3ème cycle.
- GEERTZ, C. 1978. *A interpretação das culturas*. RJ : Zahar.
- GOFFMAN, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : De Minuit.
- GOFFMAN, E. 1974. *Les rites d'interaction*. Paris : De Minuit.
- HALBWACHS, M. 1968. *Mémoire collective*. Paris : PUF.
- HALL, E. 1984. *La danse de la vie. Temps culturel, temps vécu*. Paris : Seuil.
- JEUDY, H-P. 1986. *Mémoires du social*. Paris, PUF.
- L'ECOLE DE CHICAGO. 1984. *Naissance de l'écologie urbaine*. Paris : Aubier Montaigne.
- LAMORISSE, R. 1975. *La population de la Cévennes Languedocienne*. Montpellier : M.E.N., C.N.R.S., U. Paul-Valéry.
- LE GOFF, J. 1988. *Histoire et mémoire*. Paris : Gallimard.
- LE PAYS CÉVENOL ET CÉVENNES. 1982 à 1983, 1988 à 1991. *Hebdomadaire régional*. Dép. Gard.
- LE PETIT CÉVENOL. 1988 à 1990. *Hebdomadaire régional*. Dép. Gard.
- LEFEBVRE, H. 1968 et 1972. *Le droit à la ville suivi de Espace et politique*. Paris : Ed. Anthropos.
- LEITE LOPES, J.S. 1978. *O vapor do diabo*. RJ: Paz e Terra.

- LEITE LOPES, J.S. (Org). 1987. *Cultura & Identidade Operária*. RJ: Marco Zero.
- LEROI-GOURHAN, A. 1985. *O gesto e a palavra*. Tomo 2. Lisboa: Ed. 70.
- LEVI-STRAUSS, C. 1983. "L'Identité". (*Actes Séminaire dirigé par*). Paris: Quadrige/PUF.
- LEVI-STRAUSS, C. 1976. *As estruturas elementares do parentesco*. Petrópolis: Vozes.
- LIVET, G. 1956. *La Grand'Combe à travers les âges*. Alès : Imp. Compan-Brabo.
- LUCAS, P. 1981. *La religion de la vie quotidienne*. Paris : PUF.
- LUCAS, P. 1985. *La rumeur minière ou le travail retravaillé*. Paris : P.U. de Lyon.
- MAUSS, M. 1985. *Sociologie et anthropologie*. Paris : Quadrige/PUF.
- MICHEL, A. 1986. *Sociologie de la famille et du mariage*. Paris : PUF.
- MIDI LIBRE. 1988 à 1990. *Grand Quotidien d'Information du Midi*. Alès et Cévennes.
- MURARD, L et ZYLBERMAN, P. 1976. *Le petit travailleur infatigable ou le prolétaire régénéré*. Paris : CERFS.
- NOIRIEL, G. 1988. *Le Creuset Français. Histoire de l'immigration XIX-XX siècles*. Paris : Seuil.
- NOIRIEL, G. 1986. *Les ouvriers dans la société française XIX-XX Siècle*. Paris : Seuil.
- NOSCHIS, K. 1984. *Signification affective du quartier*. Paris : Librairie des Méridiens.
- PACZKOWSKI, C. e VIELZEUF, A. 1989. *La Grand'Combe en Cévenne, jadis canton de gueules noires*. Nîmes : C. L.E.
- PAUL-LEVY, F. e SEGAUD, M. 1983. *Anthropologie de l'espace*. Paris : C.C.I/C.G.P.
- PELEN, J-N. 1987. *L'autrefois des cévenols*. Aix-en-Provence : Edisud.
- PINÇON, M. 1987. *Désarrois ouvriers*. Paris : L'Harmattan.
- PITT-RIVERS, J. 1983. *Anthropologie de l'honneur*. Paris : Le Sycomore.
- PUECH. 1901. *La Compagnie de la Grand-Combe. Société Anonyme – Capital 6.375.000*. Paris : E.N.M., Tome I: 363 p. Tome II: Manuscrit.
- REVUE SOCIETES. 1991. *Temps libre – Dumazedier*. Revue des SHS. Paris : Dunod, n° 32.
- RICOEUR, P. et alii. 1975. *As culturas e o tempo*. Petrópolis, São Paulo : Vozes e EUSP.
- SCHWARTZ, O. 1990. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*. Paris : PUF.

- SEGALEN, M (direction). 1989. *L'autre et le semblable*. Paris : Presses du CNRS.
- SEGALEN, M. 1981. *Sociologie de la famille*. Paris : Armand Colin.
- SENNETT, R. 1981. *Autorité*. Paris: Fayard.
- TEIXEIRA, S.A; ORO, A.P. (Org.). 1992. *Brasil & França. Ensaio de Antropologia Social*. PA : UFRGS.
- TOURAINÉ, A. e DUBET, F e et alii. 1981. *Le pays contre l'Etat. Luttés occitanes*. Paris : Seuil.
- TREMPE, R. 1971. *Les mineurs de Carmaux 1848-1914*. Paris : Les Editions Ouvrières. Tome I et II.
- TREMPE, R. 1989. *Les trois batailles du charbon. 1936-1947*. Paris : La Découverte.
- WIENIN, M. 1986. *Le pays d'Alès*. Alès : Saber.
- YOUNG, M. e WILLMOTT, P. 1983. *Le village dans la ville*. Paris : C.G.P/CCI.
- ZOLA, E. 1978. *Germinal*. Paris : Folio.
- ZONABEND, F. 1980. *La mémoire longue. Temps et histoires au village*. Paris : PUF.